



Bastien espère qu'à « l'arrière », on ne les a pas oubliés. Il sait qu'il leur reste un espoir : au-dessus de la tranchée froide et boueuse, un fanion a été fixé au ras du sol. Bastien, comme ses camarades, sait que des chiens ont été dressés à faire la navette entre la ligne de front où ils se trouvent et le commandement. C'est à présent leur seule espérance.

Pendant ce temps, à sept kilomètres de là, le commandant qui dirige le bataillon dont Bastien fait partie a pris sa décision. Il a compris qu'il était urgent de venir en aide aux hommes de la 1<sup>re</sup> section, isolés sur le front. Il va leur indiquer comment sortir de leur dangereuse position. Le commandant désigne sur la carte le lieu où les hommes se trouvent. Il y trace une croix et des flèches. Il est le seul à connaître les derniers mouvements de l'ennemi. Il peut ainsi leur montrer quel trajet ils doivent suivre afin de recevoir du secours. Là où ils iront en suivant son plan, le commandant

pourra leur faire parvenir une équipe sanitaire et du ravitaillement : des soins, de la nourriture fraîche et de l'eau potable.

Pour cela, il doit leur faire parvenir ce message au plus vite puisque les liaisons télégraphiques ne fonctionnent plus. Le commandant donne ses ordres.

- Au repos, caporal. Prends ce message et fais-le parvenir au plus vite à la 1<sup>re</sup> section. Choisis notre meilleure « estafette »...

Le caporal, responsable des chiens de liaison, est sûr de son choix. Il va envoyer le nouveau berger fauve et noir qui s'est montré si efficace ces derniers jours. C'est un grand chien vigoureux, aux bons yeux vifs. Son nom est Miron-ton ou Mitron. Il ne se souvient plus très bien.

Le caporal fait venir le chien près du drapeau fixé au sol. Il lui parle avant de mettre le message du commandant dans un petit portefeuille accroché à son collier.

- Viens ! dit-il en le faisant lever.

Le chien se redresse à son ordre.

- Attention... Va porter !

Le chien s'élançe aussitôt. Il porte à son cou le message du commandant qui va peut-être sauver les soldats de la 1<sup>re</sup> section.

## 6

*Malgré le froid et le danger,  
Mirliton accomplit sa nouvelle mission...*

Il est sept heures du soir, il fait déjà nuit. La campagne légèrement vallonnée ressemble à un gouffre sous les épais nuages que la lune éclaire par instants.

Mirliton, car c'est bien de lui dont il s'agit, parcourt les premiers kilomètres sans encombre. Le chien ne craint ni le froid ni l'humidité malgré le vent glacial qui s'est mis à souffler. Il doit d'abord longer les premières tranchées françaises. Il a pris le chemin le plus court. Mais le terrain est très accidenté. Par endroits, Mirliton fait des écarts pour éviter des trous d'obus remplis d'eau. L'obscurité le protège. Cependant, la bise est changeante, et quand elle chasse les nuages, un rayon de lune vient éclairer le chien qui court vers son objectif.



*Par endroits, Mirliton fait des écarts pour éviter des trous d'obus remplis d'eau. L'obscurité le protège.*

Le silence n'est troublé que par le souffle du vent qui remue çà et là les taillis. Un trou, plus profond que les autres, stoppe l'élan du chien. C'est un cratère creusé dans le sol par l'explosion d'un gros obus, et Mirliton est obligé de le contourner. Les oreilles à l'affût, il distingue tout à coup un bruit hostile. Un ennemi a tiré dans sa direction. Mirliton a été repéré. Les Allemands ont aperçu sa silhouette et le mettent en joue. Ils tirent plusieurs coups de feu. Un coup, deux coups... Le chien ne peut pas se dissimuler à l'endroit désert où il se trouve. Il est en grand danger. Le troisième tir l'effleure. Alors le chien s'écroule d'un bloc, comme si la balle l'avait atteint mortellement. Il ne bouge plus. Il attend. Il fait le mort. Les coups de feu cessent. Mirliton reste ainsi un long moment, allongé dans la boue sans faire le moindre mouvement.

Quand Mirliton sent que le danger est enfin écarté, il se relève et avance, ventre au sol, en rampant. Il n'y a pas de temps à perdre. Il doit rejoindre son fanion au plus vite. C'est la mission qui lui a été confiée. Bien sûr, Mirliton n'est qu'un chien, et il ne peut comprendre ce qu'est la guerre des hommes. Pourtant il sent qu'il doit bien faire ce qu'on lui a appris. Car c'est ce que les hommes attendent de lui. Mirliton, en bon chien, éprouve du bien-être à ressentir cette demande. Il va accomplir sa mission sans hésiter.

Dans la nuit noire et froide, le chien progresse vers son but. Enfin, au bout de son chemin, un peu en retrait, Mirliton aperçoit des silhouettes. Il approche... Il sent alors des odeurs familières qui lui arrivent par bouffées.

Le fanion... Au ras du sol, le repère est bien là. Déjà, trois soldats français de la 1<sup>re</sup> section s'avancent vers le chien. Celui-ci se met tout à coup à japper joyeusement et il se précipite vers l'un des soldats. Mirliton a reconnu Bastien : son odeur, ses gestes.

Il pousse du bout de sa truffe la jambe de Bastien qui n'en revient pas.

- Mirliton, mon bon chien, dit-il.

Bastien caresse le chien. Maintenant il sait qu'on ne les a pas oubliés. Il est même sûr d'être sauvé.

Mais l'heure n'est pas aux retrouvailles.

Aussitôt, on détache le portefeuille dans lequel se trouve le message, et on le porte au lieutenant qui a repris connaissance. Il contient un plan qui leur indique comment modifier leur position en évitant le danger le plus immédiat.

Mirliton, qui a accompli sa mission, suit Bastien partout. Le jeune homme sent dans sa présence la chaleur des siens. Il sait que Mirliton devra bientôt repartir, mais cela ne l'inquiète pas. La présence fidèle et affectueuse du berger lui a redonné espoir.

À l'aube, après une dernière caresse, Mirliton est reparti. Il doit regagner son point de départ, le commandement situé à sept kilomètres à l'arrière.

Bastien et ses compagnons savent maintenant dans quelle direction il leur faudra rebrousser chemin.

## 7

*L'ordre est donné à la section de Bastien de rejoindre une autre tranchée vers l'arrière.*

À onze heures du soir, la pluie s'est remise à tomber, drue et froide.

- En avant !

L'ordre est lancé. Il est temps pour la section de Bastien de se mettre en route pour changer de position. Le repli vers une autre tranchée va leur permettre de recevoir de l'aide.

Chaque soldat a rassemblé son **barda**. Bastien porte une partie du paquetage du lieutenant qu'on a installé sur une civière. La progression des soldats dans les **boyaux** creusés dans la terre est très pénible. La boue rend tous leurs déplacements difficiles. Elle leur colle aux godillots<sup>3</sup>, ralentit leur marche. À chaque instant, il leur faut faire attention car le sol glisse sous leurs pieds.

Bastien frissonne. Non seulement il fait très froid, mais l'humidité imprègne les vêtements qui collent à la peau malgré les capotes<sup>4</sup> en laine. Bastien a l'impression d'être enserré dans des linges gluants et glacés. Très sales aussi. Car, dans les tranchées, tout manque. Ironie du sort, il n'y a pas d'eau pour se laver alors que le ciel déverse sur les soldats des vagues de pluie glaciale. D'ailleurs, le plus pénible, c'est qu'ils ne sont plus jamais secs. Rien ne les protège vraiment. Ils doivent pourtant avancer quoi qu'il arrive.

3. Godillots : chaussures militaires.

4. Capotes : grands manteaux.



- Allez !... Allez !

Les hommes avancent mécaniquement, prudemment. La fatigue se fait sentir, car la charge des paquets pèse lourd sur leurs épaules.

Les heures passent sans que le ciel ne change. La voûte nuageuse est obscurcie par une pluie continue qui donne l'impression que le temps est immobile. Il paraît interminable à Bastien.

Tout à coup, une voix appelle dans la nuit.

- Par ici !

Les soldats, épuisés, ont enfin atteint leur nouvelle position, la nuit est plus sombre que jamais. Bastien, à bout de force, défait son lourd harnachement et dépose son barda à terre : le matériel de campement retenu par des courroies, la couverture et la toile de tente roulées, le sac contenant des objets de toilette, quelques affaires de rechange et les cartouches qu'il faut conserver le plus au sec possible.

Son épaule tremble. Il a une crampe au mollet.

Bastien et les hommes de sa section sont arrivés à destination. Ils vont pouvoir se reposer un moment dans les abris qui traversent la dernière tranchée. On y accède par une dizaine de marches. Ce sont des réduits noirs. Rectangulaires. Bas de plafond. Sur le sol, il y a un peu de paille sèche. Sur les murs, une sorte de coffrage en bois. Des piquets le long des parois pour accrocher les affaires. Ça sent la terre et le renfermé, mais il y fait sec, ce qui donne une impression relative de chaleur. On peut y allumer une bougie et un réchaud. Bastien et ses compagnons pourront bientôt boire un peu de jus<sup>5</sup> chaud, ce qui les reconfortera.

Dans quelques heures, ils iront à la rencontre des

5. Jus : café noir.

secours qui viennent pour soigner les blessés et leur apporter du ravitaillement. Peut-être aussi du courrier.

Le courrier...

Chaque soldat attend sa lettre comme un peu de soleil par ces jours froids et sombres. Rien n'est plus important que ces feuillets qui leur sont adressés. Chaque mot est lu et relu, transmettant chaleur affectueuse et vie. Bastien attend une lettre des siens. Il sait qu'elle va arriver un jour ou l'autre. Mais pour certains de ses camarades, sans famille proche, l'angoisse de ne pas recevoir de courrier est quotidienne. Parfois Bastien leur lit des passages de sa propre lettre. D'autres ont une **marraine de guerre** qui leur envoie un mot et parfois un colis.

- Tu crois qu'il y aura du courrier ? demande Maurice à Bastien.

Maurice est un des amis de Bastien. C'est un grand gaillard moustachu, très brun, dont le caractère optimiste reconforte les autres. Il a trouvé sa « marraine » en passant une annonce dans un journal de la Marne. Depuis, elle lui écrit régulièrement et lui envoie des petits colis : de la confiture, du lait condensé, parfois du chocolat. Le dernier, bien emballé dans une toile cousue, contenait une paire de chaussettes qu'elle avait tricotée elle-même. Maurice ne l'a jamais vue, mais ne peut s'empêcher de l'imaginer : elle est blonde avec des boucles, grande, et elle rit souvent. C'est le portrait qu'il en trace, bien qu'il ne sache encore rien d'elle, seulement son prénom : Laurette.

## 8

*Bastien et sa section prennent  
un peu de repos avant de repartir  
à la rencontre des secours.*

Les soldats prennent place comme ils peuvent dans l'abri. Les tours de garde sont organisés. Bastien prend le premier quart, c'est une chance. Il pourra dormir trois heures d'affilée.

Il sait qu'il y a des heures plus pénibles que d'autres pour être réveillé et prendre la relève : ce sont les heures du milieu de la nuit où, alors que l'on vient tout juste de sombrer dans un sommeil profond, on vous secoue fermement, on vous arrache au sommeil qu'il avait été si difficile de trouver. Alors, on ressent une douleur terrible comme si une main vous broyait la poitrine. On croyait s'être réchauffé un peu et, brutalement, le froid vous glace à nouveau jusqu'aux os. Et même pas une goutte de café pour vous aider à prendre le dessus. C'est dans ces instants que certains se révoltent... Et que la tentation de désert<sup>6</sup>er ou de mourir vous saisit. Heureusement, le plus souvent, cela ne dure pas. On se lève, on jette un regard à tous ses camarades recroquevillés dans leur couverture, et on se dit qu'on ne peut pas les abandonner. Qu'on se battra encore ! Bastien, comme beaucoup de ses camarades, espère que la guerre finira bientôt. Car les prochaines batailles seront décisives. La France est sur le point de gagner, pensent-ils. Ils reviendront chez

6. Désert<sup>er</sup> : quitter l'armée sans autorisation.